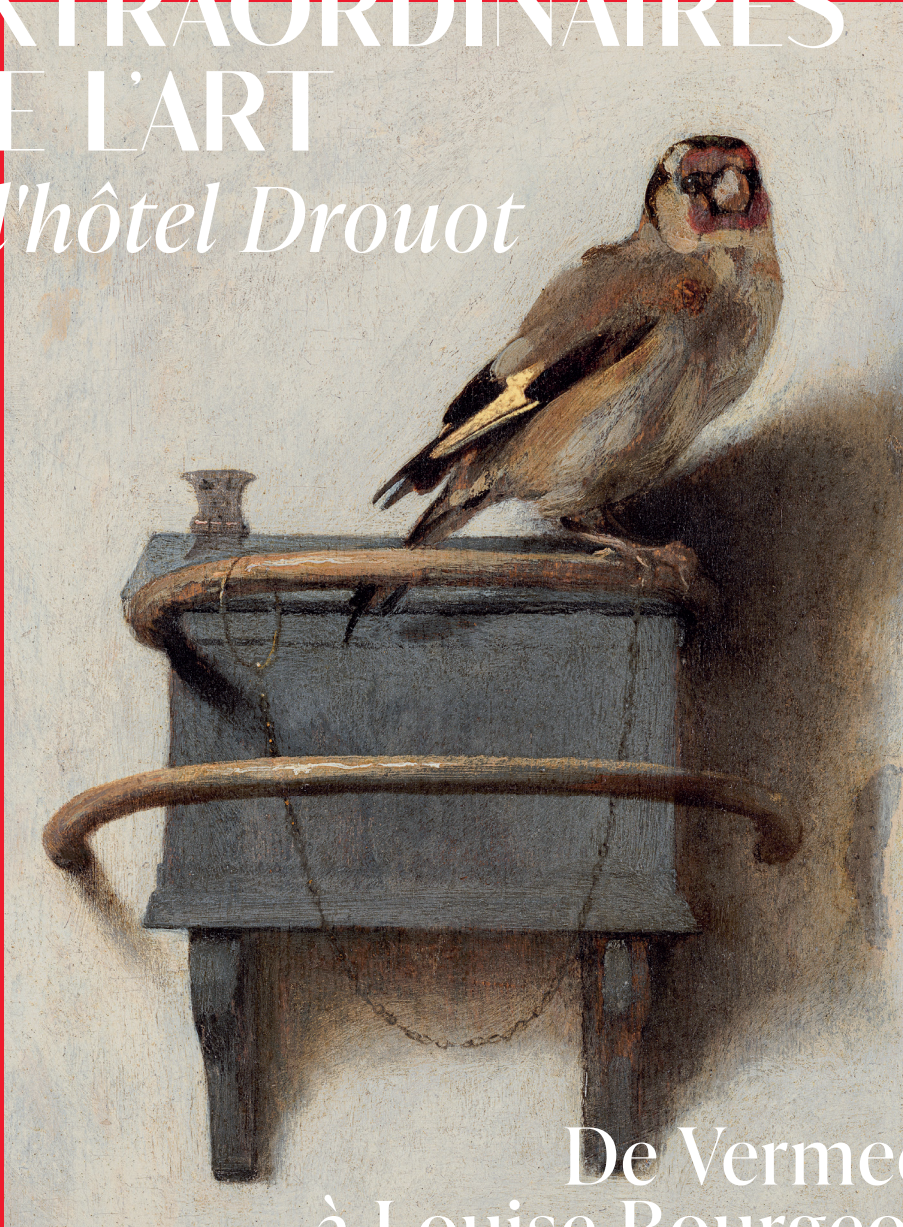


Judith Benhamou

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES DE L'ART *à l'hôtel Drouot*



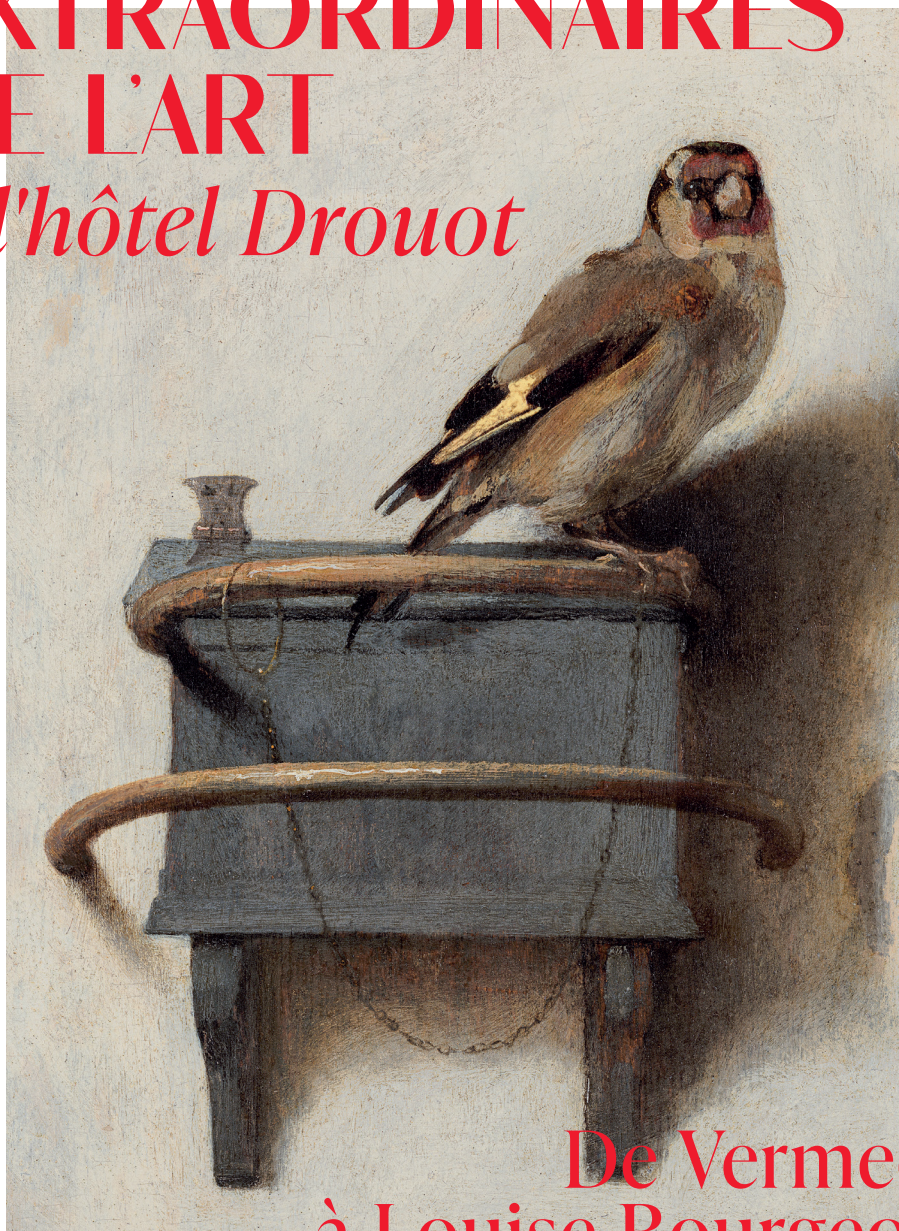
De Vermeer
à Louise Bourgeois

Flammarion

Judith Benhamou

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES DE L'ART

à l'hôtel Drouot



De Vermeer
à Louise Bourgeois

Flammarion

HISTOIRES
EXTRAORDINAIRES
DE L'ART
à l'hôtel Drouot

Direction éditoriale

Julie Rouart

Coordination éditoriale

Yaël Rusé

Recherches documentaires

Lucas Belloc

Partenariats éditoriaux

Henri Julien et Mathilde Jouret

Conception graphique et couverture

Claude-Olivier Four

Iconographie

Marie-Catherine Audet et Lucía Pasalodos

Relecture sur épreuves

Émilie Barian

Photogravure

Atelier Frédéric Claudel, Paris

Fabrication

Marylou Deserson, Louisa Hanifi, Julie Hautecourt

Imprimeur

Florjancic Tisk, Slovénie

© Flammarion, Paris, 2023

© @uctionpress, Paris, 2023

Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, archivée ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique ou autre, sans autorisation préalable écrite des Éditions Flammarion.

82, rue Saint-Lazare

CS 10124

75009 Paris

editions.flammarion.com

partenariats@flammarion.fr

N° d'édition : 599190

ISBN : 978-2-08042-808-0

Dépôt légal

Octobre 2023

Judith Benhamou

HISTOIRES
EXTRAORDINAIRES
DE L'ART
à l'hôtel Drouot

De Vermeer
à Louise Bourgeois

Flammarion

SOMMAIRE

INTRODUCTION
Plonger dans l'histoire
de l'art à l'hôtel DROUOT

7



1
THÉOPHILE
THORÉ-BÜRGER
Le génial redécouvreur
de Vermeer et propriétaire
du *Chardonneret*

11



2
L'hypermodernité
d'EDGAR DEGAS révélée
aux enchères après sa mort

25



3

LES HORRIBLES GONCOURT
Deux frères atteints par la grâce
de l'art japonais et pardonnés
par la postérité

45



4

PAUL DURAND-RUEL
L'inventeur du marché
de l'art moderne

67



5

Pour VAN GOGH,
l'hôtel Drouot est un champ
de découvertes picturales

87



6

JACQUES DOUCET

Le couturier et serial-collectionneur
qui fut le premier propriétaire
des *Demoiselles d'Avignon*

103



7

L'opération «LA PEAU DE L'OURS»
ou les grands débuts
de la spéculation dans l'art moderne

135



8

**MARCEL DUCHAMP
& FRANCIS PICABIA**

Le couple idéal du marché de l'art

157



9

**PAUL ÉLUARD
& ANDRÉ BRETON**

La courbe de tes yeux
et le cours de mes statues :
quand les poètes spéculaient
sur les arts premiers

175



10

LOUISE BOURGEOIS

«L'hôtel Drouot est un monde
à lui tout seul»

197



Edgar Degas, *Après le bain*, 1896
Huile sur toile, 116 × 97 cm
Collection particulière

PLONGER DANS L'HISTOIRE DE L'ART *à l'hôtel Drouot*

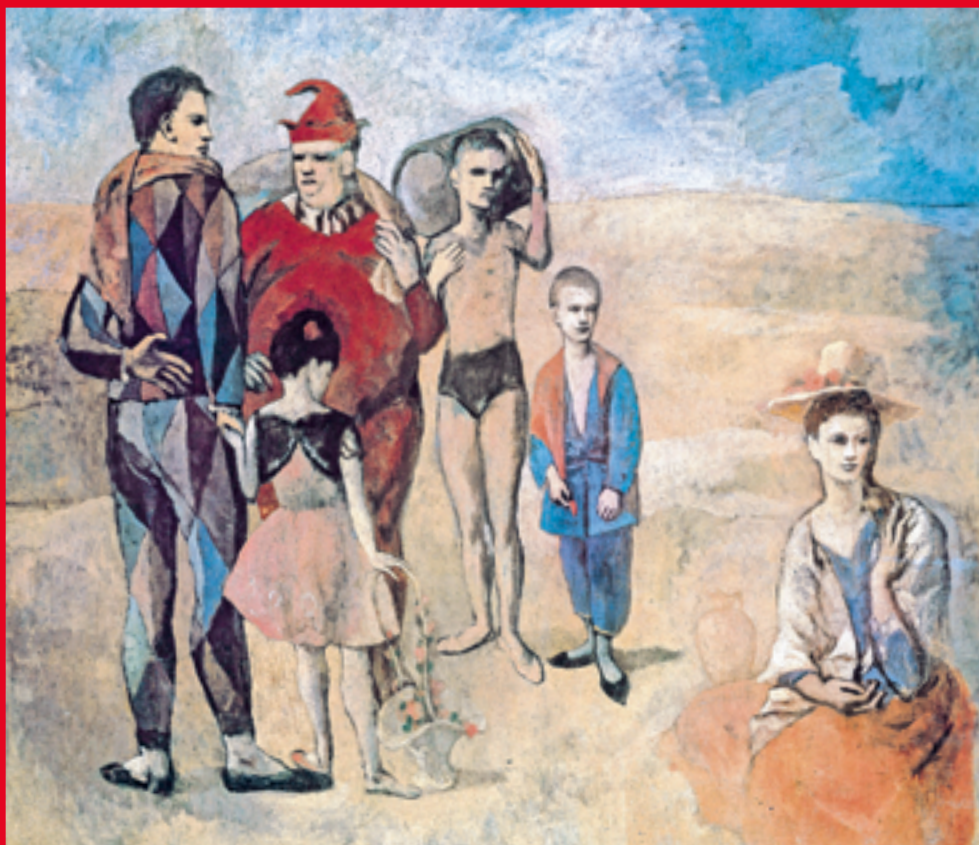
En matière d'art, il importe aussi de raconter des histoires. Des histoires vraies, bien sûr. Des récits marqués au coin de la vérité. Les petites anecdotes, les détails biographiques, les accidents de parcours qui rythment la vie des tableaux, les sautes d'humeur des artistes, tout cela nourrit l'immense flux d'imagination attaché aux œuvres. Dès lors, nous les regardons autrement.

En écrivant pendant plus de trente ans les chroniques de l'art et du marché de l'art, il m'est ainsi arrivé de croiser ces histoires fabuleuses de passionnés, de collectionneurs fous, de spéculateurs, d'amasseurs de beauté et de souvenirs, de grands défenseurs d'un nouveau goût ou de pourfendeurs de la modernité.

Au cours de mes lectures, je rencontrais souvent un nom hérité de celui d'une rue, lui-même inspiré d'un patronyme, celui d'un général de division d'artillerie français tout à fait oublié : Antoine Drouot (1774-1847). Aujourd'hui, on dit « Drouot » pour « hôtel Drouot » et on oublie généralement que cette institution des ventes aux enchères, qui rassemble les commissaires-priseurs

en un lieu unique, a été pendant longtemps l'épicentre des transactions mondiales, tant en matière d'art ancien que d'art moderne. Avec le temps et les circonstances, il est arrivé que l'hôtel des ventes et les ventes elles-mêmes changent d'emplacement, transportés tantôt dans une galerie, tantôt dans un palais et même dans une gare. Mais c'est à l'hôtel Drouot, inauguré en 1852, que se sont tenues les premières ventes monographiques d'artistes contemporains et des sessions d'enchères consacrées à des successions historiques, comme celle d'Edgar Degas, le peintre qui n'aimait pas vendre. C'est là que l'art asiatique et l'art « tribal » ont vu leurs marchés structurés. C'est là encore que le XVIII^e siècle des rois Louis est redevenu à la mode et a été disputé par les fortunes grecques ou américaines. C'est dans ces lieux que, grâce à un petit historien à l'esprit révolutionnaire et à l'œil clairvoyant, l'immense Vermeer a été vendu aux grands musées du monde. C'est par Drouot que le théoricien du surréalisme André Breton, qui résidait non loin, 42 rue Fontaine, aimait faire des détours pour chiner des objets curieux. Son complice d'un temps, Marcel Duchamp, l'inventeur de l'art conceptuel, abreuait lui-même la source Drouot de ses initiatives originales, telles que la vente des tableaux de l'imprévisible Francis Picabia. Auparavant, Paul Durand-Ruel, le marchand des impressionnistes, en avait fait le champ de toutes ses conquêtes. L'une des plus grandes artistes du XX^e siècle, Louise Bourgeois, voyait en Drouot une véritable caverne d'Ali Baba qui la fit rêver jusque très tard dans sa vie, lorsqu'elle fut devenue une New-Yorkaise à part entière.

L'hôtel Drouot a ainsi été le repaire des plus grands talents du commerce de l'art, des grands noms de la modernité, des Cousins Pons de la collection, mais aussi des petits gredins du bibelot et des mondains ou demi-mondaines qui venaient s'y promener comme on irait aux courses ou avenue du Bois. Voici quelques récits choisis parmi le monceau d'histoires extraordinaires que recèle cette institution unique au monde.



Pablo Picasso, *Famille de saltimbanques ou Les Bateleurs*, 1905
Huile sur toile, 212,8 × 229,6 cm
Washington, National Gallery of Art



1

THÉOPHILE THORÉ-BÜRGER

Le génial
redécouvreur
de Vermeer
et propriétaire
du *Chardonneret*

Carel Fabritius, *Le Chardonneret*, 1654
Huile sur panneau, 33,5 × 22,8 cm
La Haye (Pays-Bas), Mauritshuis



Johannes Vermeer, *Vue de Delft*, vers 1660-1661
Huile sur toile, 96,5 × 115,7 cm
La Haye (Pays-Bas), Mauritshuis

« Enfin il fut devant le Ver Meer qu'il se rappelait plus éclatant, plus différent de tout ce qu'il connaissait, mais où, grâce à l'article du critique, il remarqua pour la première fois des petits personnages en bleu, que le sable était rose, et enfin la précieuse matière du tout petit pan de mur jaune. Ses étourdissements augmentaient; il attachait son regard, comme un enfant à un papillon jaune qu'il veut saisir, au précieux petit pan de mur¹. »

Lorsque Marcel Proust décrit l'émotion – fatale – de l'écrivain Bergotte devant la *Vue de Delft* de Vermeer, il fait référence à son propre saisissement devant la même œuvre, qu'il avait vue pour la deuxième fois en 1921 alors qu'elle était exposée au musée du Jeu de Paume. L'auteur d'*À la recherche du temps perdu* en parlait comme du « plus beau tableau du monde² ». Bien avant lui, un ancien journaliste politique devenu critique d'art à temps plein était aussi tombé en pâmoison devant ce paysage urbain au ciel infini. Ce personnage de génie, peu connu du grand public, s'appelait Théophile Thoré (1807-1869). Il avait souligné l'importance de la bientôt fameuse *Vue de Delft* lors de sa visite au Mauritshuis de La Haye en 1842.

1. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, tome III, *La Prisonnière* [1923], Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 692.
2. Marcel Proust, lettre à Jean-Louis Vaudoyer [avril 1921], *Correspondance*, tome XX, Paris, Plon, 1992, p. 222.

« En voilà un que nous ne connaissons pas en France, et qui mériterait bien d'être connu³! » Thoré, qui s'est exilé hors de France entre 1849 et 1859 pour des raisons politiques – il avait soutenu activement la révolution de 1848 –, mène dès lors une enquête à l'échelle européenne pour comprendre qui est l'auteur du petit pan de mur jaune et d'autres œuvres du même style, encore non attribuées. Vermeer est un nom répandu aux Pays-Bas. Mais le critique d'art retrouve un élément clef pour identifier l'artiste : le compte-rendu de la vente posthume de ses biens, rédigé à son décès par sa veuve. Le dossier contient encore tant d'énigmes qu'il va qualifier le peintre de « sphinx de Delft ».

Thoré a connu de nombreux déboires politiques. C'est pour cette raison qu'en 1866, lorsqu'il publie dans la *Gazette des beaux-arts* une série de trois articles consacrés à ses découvertes sur Vermeer, il la signe du nom de William Bürger. Cette identité adoptée depuis 1855 a le mérite de la virginité.

À lui tout seul, Bürger identifiera correctement plus des deux tiers du corpus d'œuvres actuellement attribuées à Vermeer. Jusque-là, les tableaux du maître de Delft étaient couramment confondus avec ceux de Pieter de Hooch.

La même année 1866, il participe à l'organisation d'une exposition de « tableaux anciens empruntés aux galeries particulières » au palais des Champs-Élysées, dans laquelle onze Vermeer présumés sont présentés⁴. Thoré, *alias* Bürger, *alias* Thoré-Bürger, va ainsi rétablir la postérité de Vermeer de Delft.

L'homme était un petit malin. Ainsi, lorsqu'il se charge de faire un compte-rendu des collections particulières parisiennes dans le *Paris-Guide* de 1867, il s'inclut dans son récit en se décrivant à la troisième personne : « W. Bürger lui-même a beaucoup de tableaux, surtout des hollandais, et naturellement il les trouve les plus beaux du monde ; mettons qu'il a des raretés intéressantes pour l'histoire des écoles du Nord⁵. »

Le critique d'art à l'œil exceptionnel mène aussi une vie privée compliquée. Il aurait fait partie d'un

3. William Bürger, « Van der Meer de Delft », *Gazette des beaux-arts*, tome XXI, 1866, p. 298. Voir aussi Henry Havard, « Johannes Vermeer (Van der Meer de Delft) », *Gazette des beaux-arts*, tome XXVII, 1883, p. 389-399.
4. « La redécouverte de Johannes Vermeer. La collection de M. Thoré-Bürger », exposition virtuelle conçue en 2018 dans le cadre du projet *À la rencontre de Vermeer* réalisé par Google Arts & Culture en collaboration avec la National Gallery de Londres, la Mauritshuis de La Haye et d'autres institutions culturelles.
5. William Bürger, « Les collections particulières », *Paris-Guide par les principaux écrivains et artistes de la France*, Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1867, p. 545.

«ménage à trois» en compagnie de son meilleur ami, Paul Lacroix, le conservateur de la bibliothèque de l' Arsenal, et l'épouse de ce dernier, Apolline Lacroix⁶. Quand Thoré décède en 1869, c'est sa compagne illégitime qui hérite de l'intégralité de sa collection. Selon l'historienne de l'art Frances Suzman Jowell, qui a réalisé une étude approfondie des possessions de Thoré⁷, l'ensemble comprend pas moins de 120 œuvres au moment de sa mort. Apolline se charge de la dispersion en plusieurs étapes. Elle en vend plusieurs de gré à gré pendant plus de vingt-trois ans, jusqu'à une historique mise à l'encan de 59 tableaux organisée à Drouot le 5 décembre 1892. Apolline choisit le commissaire-priseur Paul Chevallier et confie à un ami de Thoré-Bürger, l'historien Paul Mantz, une introduction qu'il rédige sur un ton emphatique qui met cependant peu en avant le principal mérite du détective de l'histoire de l'art. Mantz se contente de souligner, à la fin de son texte: «Bürger avait conservé quelques-uns de ses Van der Meer de Delft dont il était si fier et qui lui ont servi lors de ses études sur le peintre mystérieux qu'il appelait le sphinx⁸.» La vente de la collection Thoré-Bürger rapporte, au total, 162 898 francs. Les adjudications les plus hautes sont enregistrées pour Vermeer.

C'est la seule fois, dans l'histoire du marché de l'art, que trois tableaux du maître sont présentés dans un même catalogue. Deux d'entre eux appartiennent aujourd'hui à la National Gallery de Londres. Il s'agit d'*Une dame debout au virginal* et de *Jeune femme jouant du virginal*. Le troisième, *Le Concert*, est acquis par une riche et fantasque collectionneuse de Boston, Isabella Stewart Gardner, pour le musée qui portera son nom.

Ce jour-là, *Une dame debout au virginal* atteint l'un des prix les plus élevés: l'œuvre est achetée par un marchand nommé Bourgeois pour 29 000 francs. Rapidement, il la revend à la National Gallery pour 50 000 francs. *Jeune femme jouant du virginal* est acquis par le marchand Charles Sedelmeyer pour 25 000 francs. Ce n'est qu'en 1910 qu'il revient à la National Gallery grâce au legs d'un collectionneur australien, George Salting.

6. C'est le marchand privé de tableaux anciens parisien Étienne Bréton, descendant de la famille d'Apolline Lacroix, qui confie ce détail intime transmis de génération en génération. Il est d'ailleurs en possession d'un certain nombre d'archives relatives à Thoré-Bürger.
7. Frances Suzman Jowell, «Thoré-Bürger's art collection: "a rather unusual gallery of bric-à-brac"», *Simiolus: Netherlands Quarterly for the History of Art*, vol. 30, n° 1/2, 2003, p. 54-119.
8. Paul Mantz, «W. Bürger», *Catalogue de tableaux anciens. Œuvres remarquables de Van der Meer de Delft et autres de F. Bol, P. Breughel, Fabritius...*, vente, Paris, hôtel Drouot, 1892, p. 8.



Johannes Vermeer, *Une dame debout au virginal*, vers 1670-1672
Huile sur toile, 51,7 × 45,2 cm
Londres, National Gallery

Johannes Vermeer, *Jeune femme jouant du virginal*, vers 1670-1672
Huile sur toile, 51,5 × 45,5 cm
Londres, National Gallery





Johannes Vermeer, *Le Concert*, vers 1663-1666
Huile sur toile, 72,5 × 64,7 cm
Boston (États-Unis), Isabella Stewart Gardner Museum
Tableau volé en 1990

Enfin, si l'antiquaire parisien Charles Rafard part avec *Le Concert*, son enchère de 29 000 francs a été faite pour le compte d'Isabella Stewart Gardner. La peinture est acheminée vers l'Amérique. Elle est exposée à Boston dans le musée de la collectionneuse, conçu à la manière d'un palais vénitien, dès son ouverture en 1903, et y demeure jusqu'au petit matin du 18 mars 1990, lorsque se produit l'un des plus mystérieux cambriolages du xx^e siècle, encore irrésolu à ce jour. Treize œuvres sont alors dérobées, dont le fameux *Concert*. En 2021, la plateforme Netflix a consacré une série documentaire à ce sujet, sous le titre *Vol au musée. Le plus grand cambriolage de l'histoire de l'art*. Malgré la promesse d'une forte récompense, les tableaux n'ont jamais été retrouvés.

Une autre star était présente lors de la vente Thoré-Bürger : *Le Chardonneret* de Carel Fabritius, peint en 1654, l'année même du décès de son auteur, un élève de Rembrandt. L'oiseau est décrit dans le catalogue : « Il est sur son perchoir, enchaîné par une de ses pattes, et placé contre un mur blanc⁹. » Thoré avait un attachement particulier pour ce petit tableau trouvé dans une collection bruxelloise. C'est un marchand nommé Haro qui en fait l'acquisition pour 5 500 francs sous le marteau de maître Chevallier. Il le revend trois ans plus tard à un historien de l'art et futur directeur du Mauritshuis, Abraham Bredius, pour 6 200 francs. Lui-même en fait don au musée de La Haye qui le présente aujourd'hui encore dans ses collections permanentes. Pour la petite histoire, rappelons que c'est aussi là que se trouve la *Vue de Delft* de Vermeer, premier grand ravissement hollandais de Thoré.

Quant au volatile, il est devenu l'un des plus célèbres de la peinture grâce au livre de la romancière américaine Donna Tartt, qui a obtenu le prix Pulitzer de la fiction en 2014. Elle a tout simplement intitulé son best-seller *Le Chardonneret*¹⁰. Il retrace l'histoire d'un adolescent témoin d'un attentat perpétré au Metropolitan Museum de New York alors qu'y sont exposés des chefs-d'œuvre de la peinture hollandaise, dont *Le Chardonneret*. En 2019, le cinéaste John Crowley réalise un film inspiré

9. *Catalogue de tableaux anciens, op. cit.*, p. 13.

10. Donna Tartt, *Le Chardonneret*, trad. de l'anglais (États-Unis) par Édith Soonckindt, Paris, Plon, « Feux croisés », 2014.

O n oublie souvent qu'au XIX^e siècle et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, Paris était l'épicentre planétaire de la vie artistique. Le cœur battant du négoce de tableaux se situait alors à l'hôtel Drouot et dans ses diverses annexes, à la fois caverne d'Ali Baba de la création ancienne et moderne et lieu de brassage social hors du commun. On y vendait de la peinture contemporaine, des Degas, des Picasso et autres Picabia. On y tirait des maîtres anciens de l'oubli, comme ce fut le cas pour Vermeer. On y croisait dans un brassage turbulent, non seulement des visionnaires de l'art, mais aussi des filles à marier, des demi-mondaines ou des petits marchands. On y manipulait sans vergogne les cotations, nouant ainsi le destin de maîtres qui appartiennent aujourd'hui à la postérité.

À travers dix récits extraordinaires, Judith Benhamou dévoile des pans méconnus de l'art et du marché de l'art. Nombreux sont les grands personnages dont la trajectoire est passée par Drouot : d'Antoine van Dyck à Louise Bourgeois, d'Eugène Delacroix à Vincent van Gogh, de Paul Éluard à Marcel Duchamp, cet ouvrage propose un voyage sans tabous au pays des petites histoires de la grande histoire de l'art, illustré de chefs-d'œuvre qui ont un jour été proposés à l'encan dans les salles rouges de l'hôtel des ventes.

Journaliste spécialiste de l'art et commissaire d'exposition, **Judith Benhamou** tient des rubriques aux *Échos*. Elle a créé un site en langue anglaise, Judith Benhamou Reports (judithbenhamouhuet.com), qui traite de l'actualité artistique internationale. En 2022, elle a assuré le commissariat, au musée Guggenheim Bilbao, de l'exposition *Serra/Seurat. Drawings* et en 2018, au Mucem de Marseille, de l'exposition *Ai Weiwei, Fan-Tan*. Elle est également l'autrice de plusieurs ouvrages, dont *Dans la vie noire et blanche de Robert Mapplethorpe* (Bernard Grasset, 2014).

Flammarion

Prix France : 35 €

ISBN : 978-2-0804-2808-0



9 782080 428080

editions.flammarion.com

O n oublie souvent qu'au XIX^e siècle et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, Paris était l'épicentre planétaire de la vie artistique. Le cœur battant du négoce de tableaux se situait alors à l'hôtel Drouot et dans ses diverses annexes, à la fois caverne d'Ali Baba de la création ancienne et moderne et lieu de brassage social hors du commun. On y vendait de la peinture contemporaine, des Degas, des Picasso et autres Picabia. On y tirait des maîtres anciens de l'oubli, comme ce fut le cas pour Vermeer. On y croisait dans un brassage turbulent, non seulement des visionnaires de l'art, mais aussi des filles à marier, des demi-mondaines ou des petits marchands. On y manipulait sans vergogne les cotations, nouant ainsi le destin de maîtres qui appartiennent aujourd'hui à la postérité.

À travers dix récits extraordinaires, Judith Benhamou dévoile des pans méconnus de l'art et du marché de l'art. Nombreux sont les grands personnages dont la trajectoire est passée par Drouot : d'Antoine van Dyck à Louise Bourgeois, d'Eugène Delacroix à Vincent van Gogh, de Paul Éluard à Marcel Duchamp, cet ouvrage propose un voyage sans tabous au pays des petites histoires de la grande histoire de l'art, illustré de chefs-d'œuvre qui ont un jour été proposés à l'encan dans les salles rouges de l'hôtel des ventes.

Journaliste spécialiste de l'art et commissaire d'exposition, Judith Benhamou tient des rubriques aux *Échos*. Elle a créé un site en langue anglaise, Judith Benhamou Reports (judithbenhamouhuet.com), qui traite de l'actualité artistique internationale. En 2022, elle a assuré le commissariat, au musée Guggenheim Bilbao, de l'exposition *Serra/Seurat. Drawings* et en 2018, au Mucem de Marseille, de l'exposition *Ai Weiwei, Fan-Tan*. Elle est également l'autrice de plusieurs ouvrages, dont *Dans la vie noire et blanche de Robert Mapplethorpe* (Bernard Grasset, 2014).